

CHOSSES VUES OU CHOSSES LUES ? AUTOUR DU THÉÂTRE  
ANGLAIS DANS LES *LETTRES SUR LES ANGLAIS*

*Nicholas Cronk*

Institut d'études avancées de Paris

Il semble impossible de décrire la place qu'occupe le théâtre anglais dans les *Lettres sur les Anglais*<sup>1</sup> sans passer par Voltaire et Shakespeare, sujet rebattu s'il en est. Le récit selon lequel Voltaire aurait introduit en France ce génie barbare qu'est Shakespeare est devenu mythique ; et Voltaire lui-même a contribué puissamment à la création de ce mythe. Voici Voltaire, vers la fin de sa vie, dans la « Lettre » qui préface *Irène* :

Je fus le premier qui tirai un peu d'or de la fange où le génie de Shakespeare avait été plongé par son siècle. J'ai rendu justice à l'Anglais Shakespeare, comme à l'Espagnol Caldéron ; et je n'ai jamais écouté le préjugé national. J'ose dire que c'est de ma seule patrie que j'ai appris à regarder les autres peuples d'un œil impartial<sup>2</sup>.

Le mythe, une fois créé, a eu longue vie, et les nombreuses études sur la réception de Shakespeare en France, à commencer par celle d'Albert Lacroix en 1856 jusqu'au livre récent de John Pemble, mettent toutes en évidence le rôle prépondérant qu'aurait joué Voltaire, au point parfois d'exagérer l'importance de sa contribution<sup>3</sup>. Un premier but doit donc être d'essayer de démystifier ce qu'on n'a de cesse de répéter. Dans la perspective d'une édition critique des *Lettres sur les Anglais*<sup>4</sup>, il est par ailleurs tout particulièrement intéressant de voir comment Voltaire traite le théâtre anglais. Les lectures téléologiques sont

1 On entend ici par *Lettres sur les Anglais* l'ensemble que constituent les *Letters concerning the English Nation* (London, 1733), les *Lettres écrites de Londres sur les Anglois* (Basle [Londres], 1734) et les *Lettres philosophiques* (Amsterdam, Lucas [Rouen, Jore], 1734). Sur Voltaire et Shakespeare, voir notamment *Voltaire on Shakespeare*, éd. Theodore Besterman, SVEC, n° 54 (1967), et plus largement la bibliographie consultable en ligne sur le site de la SEV à l'adresse <<http://voltaire.lire.ish-lyon.cnrs.fr/spip.php?article301>>.

2 *OCV*, t. 78A (2010), p. 112.

3 Respectivement Albert Lacroix, *Histoire de l'influence de Shakespeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours*, Bruxelles, Lesigne, 1856, et John Pemble, *Shakespeare goes to Paris: how the Bard conquered France*, London, Bloomsbury Academic, 2005.

4 Actuellement en préparation dans le cadre des *Œuvres complètes de Voltaire*, t. 6.

difficiles à éviter, et nous sommes tous un peu tentés de lire les *Lettres sur les Anglais* comme une anticipation de la « Lettre » que je viens de citer. Les mythes deviennent des mythes précisément parce qu'ils sont séduisants.

On rejoint ici un problème méthodologique plus général : comment faut-il lire les *Lettres sur les Anglais*? Comme la critique l'a déjà souligné, il existe une tension évidente dans cette œuvre entre la relation de voyage et l'essai philosophique, entre le Voltaire journaliste, qui est souvent témoin oculaire, et le Voltaire philosophe, qui aime travailler dans les bibliothèques, y compris pendant son séjour en Angleterre<sup>5</sup>. Le flottement entre les titres des premières éditions – des *Lettres écrites de Londres sur les Anglois* aux *Lettres philosophiques* – illustre bien cette tension sous-jacente. Pour Gustave Lanson, l'affaire est claire : « Une bonne partie du contenu des *Lettres* vient, sans qu'on en puisse douter, de ce que Voltaire a vu ou entendu en Angleterre<sup>6</sup> ». En effet, pour qui veut trouver des réminiscences directes dans l'œuvre de Voltaire de son séjour outre-Manche, les exemples ne manquent pas. Voltaire est ainsi impressionné qu'à Londres on trouve de l'eau courante dans toutes les maisons, par exemple ; il est admiratif du pittoresque des jurons anglais : « Les Anglais jurent *by god, damn me, blood*, etc. » ; il se souvient du fait que les maisons londoniennes n'ont pas de grenier sous le toit ; et ainsi de suite.

190

Pourtant, aucune des allusions que je viens de citer ne se trouve dans les *Lettres sur les Anglais* ; elles paraissent, successivement, dans *Le Temple du goût* (exprimé comme un souhait mis dans la bouche de Colbert<sup>7</sup>), dans une note de *La Pucelle*<sup>8</sup>, et dans un commentaire rédigé en marge de son exemplaire de *l'Histoire philosophique et politique* de Raynal<sup>9</sup>. Dans les *Lettres sur les Anglais*, on trouve certes des échos du séjour de Voltaire en Angleterre – sa rencontre avec le Quaker, par exemple, ou la visite de la Bourse ; mais ces épisodes sont systématiquement tournés en fiction.

Les détails purement descriptifs sont rares dans les *Lettres*, et nous sommes frappés en même temps par les omissions, les détails qui sont esquivés par le narrateur, à tel point que nous sommes parfois tentés de lire dans le texte des choses qui n'y sont pas. Deux exemples suffiront : plusieurs éditions des *Lettres* affirment que Voltaire assista aux funérailles de Newton à Londres en 1727 ;

5 Voir Christiane Mervaud, « Des relations de voyage au mythe anglais des *Lettres philosophiques* », *SVEC*, n° 296 (1992), p. 1-15.

6 Voltaire, *Lettres philosophiques*, éd. Gustave Lanson [1909], revue par A.-M. Rousseau, Paris, Didier, coll. « STFM », 1964, 2 vol., t. I, p. II.

7 *OCV*, t. 9 (1999), p. 178 : « Les eaux seront distribuées dans toutes les maisons comme à Londre ».

8 *OCV*, t. 7 (1970), p. 315, note au vers 368 : « Pardieu, dit-il, tout héros anglais jure » (c'est Chandos qui parle à Agnès).

9 *CN*, t. 7 (2008), p. 273 : « mais il ny a / point de grenier / a londres au / haut des mai- / sons ».

Voltaire était certes présent dans la capitale anglaise à ce moment-là, mais rien ne prouve qu'il assista lui-même à la cérémonie. On affirme de même que Voltaire visita le château de Blenheim, à côté d'Oxford, parce qu'il en parle dans la Lettre XIX : mais rien ne le prouve, et ce que dit Voltaire à propos de l'architecture laide et lourde du château relève plutôt du lieu commun ; Voltaire a peut-être vu simplement une des gravures du château de Blenheim (et il est certain que ces gravures exagèrent la lourdeur de l'architecture). Les impressions de l'Angleterre sont souvent filtrées de façon inattendue et l'on finit par se demander si la description de son expérience du théâtre anglais n'est peut-être pas également indirecte. La posture du narrateur dans ce livre est complexe, et parfois même incohérente, en grande partie à cause de cette tension qui sous-tend l'ouvrage tout entier entre l'empirique et le livresque, entre la tentation de présenter les faits comme les expériences vécues d'un visiteur outre-Manche, d'un côté, et le désir d'un auteur érudit de présenter des documents déterrés dans une bibliothèque, de l'autre. Naviguer entre ces deux aspects du livre n'est pas toujours facile.

Le théâtre anglais tient une place d'une certaine importance dans les *Lettres*, deux lettres sur un total de vingt-quatre (ou vingt-cinq, dans le cas des *Lettres philosophiques*). Il s'agit de la Lettre XVIII, « Sur la tragédie », et de la Lettre XIX, « Sur la comédie » ; elles font suite aux quatre lettres qui traitent des idées scientifiques de Newton, et inaugurent la suite de lettres concernant la littérature anglaise. Je me propose d'étudier ici dans la perspective de cette dichotomie entre expérience personnelle et connaissance livresque la manière dont le théâtre anglais est présenté dans les *Lettres sur les Anglais*.

#### CHOSSES VUES ?

Quelles sont d'abord les sources possibles susceptibles d'illustrer l'expérience que Voltaire a pu avoir des scènes anglaises ? Les témoignages externes sont peu nombreux et se réduisent, pour l'essentiel, à une seule anecdote, mais qui est belle : William Chetwood, le souffleur à Drury Lane, raconte comment tous les soirs il a fourni à Voltaire les textes des pièces qu'on jouait<sup>10</sup>. De la part de Voltaire lui-même, on aurait pu s'attendre à trouver quelques indices dans sa correspondance, mais on est déçu de découvrir que la première mention de Shakespeare dans la correspondance n'apparaît qu'en 1735. Parmi les lettres qui survivent, on n'en connaît aucune qui témoigne d'une expérience directe du théâtre.

<sup>10</sup> William Rufus Chetwood, *A General History of the Stage, from its Origins in Greece down to the Present Time*, London, W. Owen, 1749, p. 46-47. Voir aussi l'article de Marc Martinez, « Le théâtre à Londres pendant les saisons 1726-1727 et 1727-1728 », ici même p. 171-187.

Ce sont les cahiers de travail de Voltaire, ses « Notebooks », qui fournissent les témoignages les plus révélateurs dans ce domaine. Dans le « Cambridge Notebook », qui est presque entièrement de la main de Voltaire et qui fut composé à partir de 1727 (peut-être même à partir de 1726), nous éprouvons vite l'intérêt que Voltaire porte au théâtre. En tête d'une page, nous lisons « *To my lord Bolingb.* » : « *How the French theater bears the price. Superior to the ancients, no visards; and we have women. Then there must be love. [...]*<sup>11</sup> ». Voici donc des notes pour la dédicace de *Brutus* à Milord Bolingbroke. Plus loin, on lit encore : « *The time which Euripides lived in, was not more refined than the age which produced, Bacon, Spenser, Queen Elisabeth, Shakespear. // Puerilities, in Hamlet, The same in Hippolitus*<sup>12</sup> ». Enfin, en tête d'une autre page, se trouve le titre « *Differences between the English and French stage* », et nous voyons Voltaire commencer à réfléchir sérieusement sur les différences entre les théâtres des deux pays :

192

*One kills him self here; why shant he kill another? One is carried dead out of the scene, why not brought dead? Hippolitus appears wounded, in Euripides. Cato's son is brought in murdered.*

*Racine is the only tragic author who talks of love with decency.*

*Remember Smith, and Euripides Hippolitus, with Shadwel and Dryden.*

*The Greek tragedies seem to be ancient basso relievo's, without the art of perspective.*

*Sophocles and Euripides, nobles Scenes, few good plays, like Shakespear, and Homer, yet esteem'd with justice.*

*We can't help rhiming. One who would write a tragedy in prose is like one who would walk at a ball, in stead of dansing*<sup>13</sup>.

Quelques commentaires figurent dans un autre cahier, « The small Leningrad Notebook », dans lequel Voltaire note à un moment : « *Theatre in England is*

11 OCV, t. 81 (1968), p. 104 [« Comment le théâtre français remporte le prix. Supérieur aux Anciens, pas de sorcières ; et nous avons des femmes. Il doit donc y avoir de l'amour [...] »].

12 *Ibid.*, p. 106 [« Le temps où vécut Euripide n'était pas plus raffiné que la période qui produisit Bacon, Spenser, la reine Élisabeth, Shakespeare. Des puérlités chez Hamlet, les mêmes chez Hippolyte »].

13 *Ibid.*, p. 107-108 [« L'un se tue ici ; pourquoi n'en tuerait-il pas un autre ? L'un est emporté mort hors de la scène, pourquoi ne l'y amène-t-on pas ? Hippolyte apparaît blessé, chez Euripide. Le fils de Caton est amené assassiné. / Racine est le seul auteur tragique qui parle d'amour avec décence. / Souvenez-vous de Smith, et de l'Hippolyte d'Euripide, avec Shadwell et Dryden. / Les tragédies grecques ressemblent aux bas-reliefs anciens, qui ne connaissent pas l'art de la perspective. / Sophocle et Euripide, de nobles scènes, peu de bonnes pièces, comme Shakespeare et Homère, pourtant estimés à juste titre. / Nous ne pouvons nous empêcher de rimer. Celui qui voudrait écrire une tragédie en prose est comme celui qui marcherait dans un bal, au lieu de danser »].

*without decency etc.* »<sup>14</sup> et quelques pages plus tard, il cite Thomas Rymer : « *In Rimer [sic] upon english stage I have found this song* »<sup>15</sup>, etc.

#### PRINCIPALES SOURCES LITTÉRAIRES

Il faut rappeler d'abord que Voltaire n'est pas le premier en France à parler de Shakespeare, malgré ce qu'il affirmera plus tard. Nous ne pouvons pas toujours savoir avec certitude si Voltaire a lu tous ses prédécesseurs dans ce domaine, mais parmi les contributions importantes et qui témoignent du climat critique dans lequel Voltaire a vécu pendant deux ans, on peut évoquer les auteurs suivants. Le premier est Saint-Évremond (1614-1703), auteur de deux opuscules, *Sur les tragédies* et *De la comédie anglaise*, tous deux publiés en 1689. Saint-Évremond n'aime point l'opéra comme genre mais il est aussi l'auteur d'un essai, *Sur les opéras* (1705), qui parle en passant de l'Angleterre. Le second auteur est Bénédict Louis de Muralt (1665-1749), dont Voltaire connaissait certainement les *Lettres sur les Anglais et les Français* (1725), recueil présentant douze lettres dont six portent sur l'Angleterre. Voltaire a sans doute eu connaissance de Muralt en France dès 1725, et en arrivant en Angleterre en 1726, il ne pouvait guère ignorer la parution à Londres d'une traduction anglaise, qui fut rééditée cette même année : *Letters describing the character and customs of the English and French nations... Translated from the French* – le titre n'est pas d'ailleurs sans rappeler le titre des *Letters concerning the English nation* qui parurent sept ans plus tard. Le dernier auteur important est Prévost (1697-1763). Au moment du retour de Voltaire en France, en 1728, l'abbé Prévost publia son roman *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*. Dans le cinquième tome, qui date de 1731, trois ans après le retour d'Angleterre mais deux ans avant la première édition des *Lettres sur les Anglais*, Renoncour y décrit son séjour à Londres, en incluant des remarques sur le théâtre anglais.

#### LETTRE XVIII, « SUR LA TRAGÉDIE »

Revenons aux *Lettres sur les Anglais*, et examinons la Lettre XVIII, « Sur la tragédie ». D'où Voltaire tient-il ses informations pour ce chapitre ? Un premier constat tout simple : Voltaire est loin d'être dans ce domaine le pionnier qu'il prétendra peut-être plus tard avoir été. Saint-Évremond, dans son opuscule *Sur les tragédies*, avait évoqué les fautes de la tragédie anglaise, sans nommer aucun dramaturge :

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 52 [« Le théâtre anglais est dépourvu de décence etc. »].

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 66 [« Dans Rimer [sic] à propos du théâtre anglais j'ai trouvé cette chanson »].

Vous ne voyez qu'une matière informe et mal digérée, un amas d'événements confus, et sans considération des lieux ni des temps ; sans aucun égard à la bienséance, les yeux avides de la cruauté du spectacle y veulent voir des meurtres et des corps sanglants<sup>16</sup>.

Dans la lettre qu'il dédie au théâtre anglais, Muralt traite principalement de la comédie, mais il évoque rapidement aussi la tragédie, et il est le premier voyageur à nommer Shakespeare : « L'Angleterre est un pays de passions et de catastrophes, jusque-là que Shakespeare, un de leurs meilleurs anciens poètes, a mis une grande partie de leur histoire en tragédies ». Il dénonce les excès des tragédies anglaises :

Les pièces, de même que les personnages, sont un mélange de comique et de sérieux ; on y voit les événements les plus tristes et les farces les plus risibles se succéder tour à tour [...]. Enfin la plupart des exécutions qui sont représentées dans leurs tragédies se font sur le théâtre même, qui se trouve quelquefois tout jonché de corps morts<sup>17</sup>.

194

La critique est sans doute modeste, mais on voit que Shakespeare commençait à être connu en France, bien avant la parution des *Lettres sur les Anglais*. La meilleure synthèse récente de ces débats se trouve dans un livre de Helena Agarez Medeiros qui montre que le nom de Shakespeare est cité (mais sans plus) dès 1685 dans les *Jugements des savants* de Baillet<sup>18</sup>. Vingt ans plus tard, le compte rendu d'un ouvrage anglais hostile au théâtre, *A Short View of the Immorality and Profaneness of the English Stage* de Jeremy Collier, paru dans le *Journal de Trévoux*, attira l'attention du public sur le dramaturge anglais dès 1704 : « Shakespeare a l'imagination assez belle, il pense naturellement, il s'exprime avec finesse ; mais ces belles qualités sont obscurcies par les ordures qu'il mêle dans ses comédies<sup>19</sup> ».

Par la suite, le public français put lire les articles du *Spectator* portant sur Shakespeare, lorsqu'ils parurent en traduction française. Addison mentionne l'apparition de fantômes dans les tragédies, par exemple, et il donne l'exemple de *Hamlet*<sup>20</sup> ; plus tard, un autre numéro parle de Shakespeare comme d'un génie

16 Saint-Évremond, *Œuvres en prose*, éd. René Ternois, Paris, Didier, coll. « STFM », 1962-1969, 4 vol., t. III, p. 29.

17 Bêat Louis de Muralt, *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages*, éd. Charles Gould, Paris, H. Champion, 1933, p. 123. J'ai modernisé l'orthographe.

18 Voir H. Agarez Medeiros, *Voltaire's "La Mort de César": a play "entirely in the English Taste"?*, Bruxelles, Peter Lang, 2013.

19 *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts* [dits *Journal de Trévoux*], avril 1704, p. 634.

20 *The Spectator*, n° 44, 20 avril 1711 ; traduit en français dès 1714.

qui défie les règles<sup>21</sup>. Un tournant important est marqué par la publication, en 1717, de la *Dissertation sur la poésie anglaise* de Justus Van Effen. On y explique que les Anglais regardent Shakespeare comme un génie, même s'il n'observe aucune des bienséances normales de la scène moderne, et on allègue beaucoup d'exemples tirés de *Hamlet*. Ce texte, légèrement remanié, reparait anonymement dans le *Mercur de France* en 1727 et 1728.

Enfin, les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* de l'abbé Prévost parurent à partir de 1728. Dans le cinquième tome (1731), dans les remarques sur le théâtre anglais du narrateur, Renoncour, qui décrit sa découverte de l'Angleterre, il est impossible de ne pas lire une expression des opinions de Prévost lui-même :

Pour la beauté des sentiments, soit tendres, soit sublimes ; pour cette force tragique qui remue le fond du cœur, et qui excite infailliblement les passions dans l'âme la plus endormie ; pour l'énergie des expressions, et l'art de conduire les événements, ou de ménager les situations, je n'ai rien lu, ni en grec ni en français, qui l'emporte sur le théâtre d'Angleterre. Le *Hamlet* de Shakespeare, le *Dom Sébastien* de Dryden, l'*Orphan* et la *Conspiration de Venise* d'Otway, plusieurs pièces de Congreve, de Farquhar, etc. sont des tragédies admirables, où l'on trouve mille beautés réunies. Quelques-unes sont un peu défigurées par un mélange de bouffonneries, indignes du cothurne ; mais c'est un défaut que les Anglais ont reconnu eux-mêmes, et dont ils commencent à se corriger. Ils ne réussissent pas moins dans le genre comique<sup>22</sup>.

On connaît la rivalité qui existe entre Voltaire et Prévost, et le portrait que donne Prévost du théâtre anglais est tellement flatteur que l'on est tenté de se demander si, dans la Lettre XVIII, Voltaire ne pensait pas lui répondre de façon plus tempérée...

Il ne faut pas oublier non plus que les premiers lecteurs des *Lettres* en France étaient déjà au courant des opinions de Voltaire concernant Shakespeare. Dans les années qui précédèrent la publication des *Lettres* en France, en effet, Voltaire s'était exprimé à plusieurs reprises sur le sujet : 1° en 1730, dans une préface ajoutée à une nouvelle édition de l'*Cedipe* ; 2° en 1731, dans le « Discours sur la tragédie » dédié à Lord Bolingbroke, qui préface la première édition de *Brutus* ; et 3° en 1733, dans l'*Essai sur la poésie épique*, qui paraît pour la première fois dans la version française de Voltaire, à la suite d'une édition de *La Henriade* publiée

<sup>21</sup> *The Spectator*, n° 592, 10 septembre 1714 ; traduit en français dès 1726.

<sup>22</sup> Abbé Prévost, *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*. Tome V. *Séjour en Angleterre*, éd. Mysie E. I. Robertson, Paris, H. Champion, 1927, p. 68.

par Jore à Rouen<sup>23</sup>. Autrement dit, lorsque Voltaire aborde Shakespeare et la question de la tragédie anglaise dans les *Lettres philosophiques* en 1734, il s'agit de sa quatrième intervention en quatre ans sur ce sujet. Même les premiers lecteurs anglais des *Letters concerning the English nation* avaient une certaine connaissance des opinions de Voltaire concernant Shakespeare. En 1731, immédiatement après sa parution en France, une traduction anglaise du « Discours sur la tragédie » est publiée chez Prevost à Londres, plusieurs années avant la première parution en anglais de la tragédie *Brutus* elle-même : *An Essay upon the Civil Wars of France [...] and also upon the Epic Poetry of the European Nations [...] By M. de Voltaire [...] the fourth edition, to which is now prefixed, A Discourse on Tragedy, with Reflections on the English and French Drama. By the same author*. Et trois ans plus tard, en 1734, Tonson réédite à Londres l'édition de *La Henriade* suivie de l'*Essai sur la poésie épique*, paru l'année précédente chez Jore à Rouen.

Regardons ces textes de plus près. En 1730, dans la préface ajoutée à une nouvelle édition de l'*Œdipe*, Voltaire évoque la règle de l'unité de temps (que La Motte voulait proscrire), et observe que les Anglais Congreve et Addison sont en train eux aussi de l'adopter. Il évoque, comme dans la Lettre XVIII, Lope de Vega aussi bien que Shakespeare, en constatant que les génies des premiers temps étaient « barbares ». En 1731, dans le « Discours sur la tragédie » dédié à Lord Bolingbroke qui constitue la préface de la première édition de *Brutus*, nous retrouvons le poncif du génie barbare, et Voltaire évoque cette fois la *Venice Preserved* d'Otway (qui dérive d'un auteur français, Saint-Réal). L'une des innovations de ce « Discours » réside dans l'inclusion d'une traduction en prose d'un extrait du *Julius Caesar* de Shakespeare ; et, innovation également surprenante, Voltaire évoque une expérience personnelle :

Avec quel plaisir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de *Jules-César*, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation ? Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie<sup>24</sup>.

Enfin, en 1733, est publié l'*Essai sur la poésie épique*, qui paraît pour la première fois dans la version française de Voltaire à la suite d'une édition de *La Henriade* publiée par Jore à Rouen. Voltaire adopte la perspective de la Querelle d'Homère pour comprendre Shakespeare et son génie primitif, et encore une fois, nous trouvons un témoignage entièrement personnel :

Je n'ai jamais vu à Londres la salle de la comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de Racine, toute bien traduite qu'elle est par Philipps, ou au *Caton* d'Addisson,

23 Voir respectivement *OCV*, t. 1A (2001), p. 255-283 ; *OCV*, t. 5 (1998), p. 156-183, et *OCV*, t. 3B (1996), p. 395 et suiv.

24 *OCV*, t. 5, p. 168-169.

qu'aux anciennes pièces de Shakespear. Ces pièces sont des monstres en tragédie. [...] Quand je commençais à apprendre la langue anglaise, je ne pouvais comprendre, comment une nation si éclairée pouvait admirer un auteur si extravagant : mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raison, et qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment, et ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyaient comme moi les fautes grossières de leur auteur favori ; mais ils sentaient mieux que moi ses beautés, d'autant plus singulières, que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de sa réputation<sup>25</sup>.

Ainsi, lorsque Voltaire publie la Lettre XVIII, le nom de Shakespeare était déjà connu en France, et en outre, Voltaire lui-même avait déjà publié plusieurs textes sur ce même sujet. Voltaire lui-même reconnaît qu'il n'est pas le premier à parler de Shakespeare :

Vous vous plaindrez sans doute que ceux qui jusqu'à présent vous ont parlé du théâtre anglais, et sur tout de ce fameux Shakespear, ne vous aient encore fait voir que ses erreurs, et que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frappans qui demandent grace pour toutes ses fautes<sup>26</sup>.

Voltaire parle du « génie » de Shakespeare, comme de son manque de « bon goût », et s'il évite le mot *barbare*, il prononce les termes *bizarre* et *gigantesque*, toujours en parlant de « monstres brillants » et de « beautés irrégulières ». Les tragédies de Shakespeare qui sont citées dans cette lettre – *Othello*, *Hamlet*, *Julius Caesar* – sont celles qu'il a vues à Londres, mais à aucun moment Voltaire n'évoque une expérience personnelle comme il le fait au contraire dans le « Discours sur la tragédie » et dans l'*Essai sur la poésie épique*. Il insère cette discussion dans un débat historique qui dérive de la Querelle : la grandeur de Shakespeare est telle que, comme dans le cas d'Homère, on lui pardonne ses fautes, et on l'imite sans le critiquer. L'argument est familier, bien sûr, car nous l'avons déjà trouvé dans l'*Essai sur la poésie épique*.

En quoi donc la Lettre XVIII est-elle originale, si elle l'est ? À la fin de la lettre, Voltaire évoque le *Caton* d'Addison, qu'il loue excessivement. C'est une façon de faire une leçon de bon goût aux Anglais, de leur expliquer le néoclassicisme : ici il va plus loin que dans la Préface d'*Edipe*, et l'approche explicitement comparatiste convient évidemment aux *Lettres sur les Anglais*. Mais la grande originalité de la lettre réside surtout dans les citations de *Hamlet* et de l'*Aureng*

25 OCV, t. 3B, p. 418-419.

26 *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 81.

*Zeb* de Dryden. Voltaire avait déjà traduit un extrait de *Julius Caesar* en prose dans le « Discours sur la tragédie », mais il va ici plus loin en fournissant deux longs passages traduits en vers – traductions qui, dans la version anglaise des *Letters*, paraissent à côté des originaux anglais, ce qui change évidemment la façon dont nous les lisons.

La Lettre XVIII exploite sans doute les souvenirs et les réminiscences de Voltaire, mais il ne les cite jamais. En revanche, Voltaire apparaît aux prises avec les autres auteurs qui l'ont devancé sur ce sujet, et sur le plan littéraire, il cherche à se distinguer, en mettant en valeur les belles infidèles que sont ses traductions, ce qui est aussi une façon de nous rappeler sa maîtrise de la langue anglaise et son autorité en matière de littérature anglaise.

#### LA LETTRE XIX, « SUR LA COMÉDIE »

198

Si l'on passe maintenant à la lettre suivante, la Lettre XIX, « Sur la comédie »<sup>27</sup>, il faut rappeler de façon générale que la comédie anglaise était mal connue en France à cette époque<sup>28</sup>. Saint-Évremond, dans son opuscule *De la comédie anglaise*, examine les qualités de la comédie anglaise en général (même s'il ne connaît pas l'anglais...), et il évoque en particulier les comédies de Ben Jonson :

Pour ceux qui aiment le ridicule, qui prennent plaisir à bien connaître le faux des esprits, qui sont touchés des vrais caractères, ils trouveront les belles comédies des Anglais selon leur goût, autant et peut-être plus qu'aucunes qu'ils aient jamais vues. Notre Molière à qui les Anciens ont inspiré le bon esprit de la comédie, égale leur Ben Jonson à bien représenter les diverses humeurs et différentes manières des hommes, l'un et l'autre conservant dans leurs peintures un juste rapport avec le génie de leur nation<sup>29</sup>.

Muralt, en revanche, dans la lettre qu'il consacre au théâtre anglais, parle surtout de la comédie. Il évoque lui aussi Ben Jonson et la comédie de la Restauration, expliquant que Jonson veut « venger » Molière, qui est critiqué par les Anglais, mais il mentionne aussi longuement Shadwell, critiquant son adaptation de *L'Avare*.

Voltaire ouvre sa Lettre XIX sur une citation des *Lettres sur les Anglais et sur les Français* de Muralt – c'est d'ailleurs la seule fois que Muralt est explicitement mentionné dans les *Lettres*, et cette référence disparaîtra à partir de 1751, à

<sup>27</sup> Je ne traite ici que le texte des premières éditions française et anglaise ; Voltaire fera deux ajouts importants à cette lettre en 1751 et 1752.

<sup>28</sup> Voir Marie-Claude Canova-Green, « La comédie anglaise aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : modèle ou anti-modèle ? », *Littératures classiques*, n° 27 (1996), p. 353-365.

<sup>29</sup> Saint-Évremond, *Œuvres en prose*, éd. cit., t. III, p. 60.

un moment sans doute où le besoin de répondre à Muralt n'existe plus. Voltaire reproche à Muralt de n'avoir parlé que de Shadwell, qui n'était même pas apprécié par les Anglais qui avaient du goût, dit-il. Il mentionne ensuite Wycherley et ses adaptations du *Misanthrope* et de *L'École des femmes*, puis évoque Vanbrough et Congreve :

Celui de tous les Anglais, qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique, est feu Mr. Congreve. Il n'a fait que peu de pieces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. [...] Ses pieces sont les plus spirituelles et les plus exactes ; celles de Vanbrouck les plus gaies, et celles de Wicherley les plus fortes<sup>30</sup>.

Voltaire s'arrête aussi sur la réputation de Molière en Angleterre, pour se démarquer des jugements de Muralt : « Il est à remarquer qu'aucun de ces beaux esprits n'a mal parlé de Moliere. Il n'y a que les mauvais auteurs Anglais qui aient dit du mal de ce grand homme<sup>31</sup> ».

En somme, cette lettre sur la comédie nous frappe comme étant plus originale que celle sur la tragédie qui la précède. Dans la Lettre XIX, à la différence des autres lettres portant sur la littérature, Voltaire ne donne aucune citation des auteurs dont il parle. Il ne fait pas allusion à Ben Jonson qui appartient à une époque désormais révolue mais il évoque exclusivement des comédies contemporaines, celles qu'il a pu voir pendant son séjour en Angleterre :

Au reste ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces pieces anglaises dont je suis si grand partisan, ni que je vous raporte un bon mot ou une plaisanterie des Wicharley[s] et des Congreves ; on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connoître la Comédie Anglaise, il n'y a d'autre moien pour cela que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'apprendre bien l'anglais, et de voir la Comédie tous les jours<sup>32</sup>.

Cette évocation de sa propre expérience en Angleterre est remarquable car unique : c'est ici la seule occasion dans les *Lettres sur les Anglais* où le narrateur rappelle explicitement au lecteur la valeur de son témoignage direct. On ne saurait pour autant en conclure que la Lettre XIX est fondée sur un souvenir de son séjour anglais. Il est évident, dès le début de la lettre, que Voltaire répond à Muralt, et il laisse entendre que ce dernier, qui ne parle que de Shadwell, n'a pas beaucoup de goût, et ne possède pas une connaissance suffisante de la scène anglaise. Lorsque Voltaire soutient qu'il ne faut pas citer les comédies, on pense naturellement à Muralt qui cite longuement un passage ennuyeux tiré

<sup>30</sup> *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 108-109.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 109-110.

de Shadwell. On peut penser aussi que Voltaire répond à Saint-Évremond, sans bien sûr le nommer : il n'a pas dû apprécier le jugement de ce dernier selon lequel Ben Jonson égalait Molière, et sa remarque selon laquelle il faudrait maîtriser la langue pour apprécier la comédie semble aussi viser Saint-Évremond, qui ne parlait pas bien l'anglais... Il est clair que Voltaire se sent en concurrence avec ses prédécesseurs, et la Lettre XIX est conçue pour leur répondre et pour faire mieux qu'eux. Certes, Voltaire évoque ses propres expériences de la comédie anglaise, mais ce n'est finalement que pour donner une assise à son autorité, pour mieux contrer Muralt et Saint-Évremond.

#### L'OPÉRA ANGLAIS : LA LETTRE QUI MANQUE

200

Reste une lacune évidente car malgré l'ambition affichée de décrire le théâtre anglais, Voltaire ne rend en fait compte que de ce qui l'intéresse personnellement, c'est-à-dire de la tragédie et de la comédie. Pour beaucoup de visiteurs, l'aspect le plus remarquable de la scène londonienne de ces années était pourtant l'opéra. Même Saint-Évremond, qui n'aime point le genre, le mentionne en passant :

J'ai vu des comédies en Angleterre où il y avait beaucoup de musique ; mais pour en parler discrètement, je n'ai pu m'accoutumer au chant des Anglais. Je suis venu trop tard en leur pays pour pouvoir prendre un goût si différent de tout autre<sup>33</sup>.

Haendel, qui créait des opéras italiens à Londres régulièrement depuis 1711 (*Rinaldo*), s'était bâti une grande réputation et avait attiré dans la capitale anglaise les plus grands chanteurs de l'époque. Pendant les mois où Voltaire habita à Londres, il y eut rien moins que cinq créations d'opéras haendeliens, tous les cinq joués au King's Theatre dans le Haymarket<sup>34</sup>. Muralt, dans sa troisième lettre, évoque brièvement l'opéra à Londres, mais Voltaire n'imité pas son exemple. Dans la Lettre XXIII, « Sur la considération qu'on doit aux gens de lettres », sont cités, mais en passant, Senesino et Cuzzoni, deux des plus grandes vedettes de l'époque, tous les deux résidents à Londres pendant le séjour anglais de Voltaire. Dans la Lettre XIX, il mentionne également Bononcini, compositeur d'opéras établi à Londres et grand rival de Haendel<sup>35</sup>, mais le dernier opéra que Giovanni Bononcini monta au King's Theatre, *Astianatte*, en mai et juin 1727, est absent. Voltaire aurait pourtant eu plusieurs bonnes raisons

33 Saint-Évremond, *Sur les opéras*, dans *Œuvres en prose*, éd. cit., t. III, p. 158.

34 *Alessandro* (mai 1726), *Admeto* (janvier 1727), *Riccardo Primo* (novembre 1727), *Siroe* (février 1728), et *Tolomeo* (avril 1728) : voir Winton Dean, *Handel's Operas, 1726-1741*, Woodbridge, The Boydell Press, 2006.

35 *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. II, respectivement Lettre XXIII, p. 161, et Lettre XIX, p. 109.

de s'y intéresser. Le livret, par Antonio Salvi et revu par Nicolo Haym, dérivait en effet indirectement de l'*Andromaque* de Racine. En outre, cet opéra devint vite célèbre pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la musique... Lors d'une représentation début juin, en présence de Caroline, princesse de Galles, les deux grandes cantatrices rivales Faustina Bordoni et Francesca Cuzzoni en vinrent aux mains sur scène, ce qui déclencha une émeute dans la salle (et le départ précipité de la princesse). Cette rivalité entre les deux cantatrices devint un objet de satire dans *The Beggar's Opera* (1728)<sup>36</sup>, et l'incident défraya la chronique pendant un certain temps. Voltaire y reste insensible, semble-t-il. Quant à Haendel, fait étonnant, il n'est cité nulle part dans les *Lettres*. Voltaire ne s'intéresse pas personnellement au genre de l'opéra et il ne se croit pas obligé sur ce point de s'inscrire dans la lignée des récits de voyages déjà existants.

Dans quelle mesure Voltaire est-il dépendant de ses sources livresques ? et dans quelle mesure et comment tire-t-il profit de ses propres expériences londoniennes ? Il est évident que les deux lettres sur le théâtre anglais sont liées aux expériences personnelles de l'auteur, mais la nature de ce lien est moins simple qu'on ne pourrait le penser. Peut-être n'est-on jamais influencé que par les choses qui sont déjà susceptibles de vous marquer, et comme le montre l'exemple de l'opéra, Voltaire ne prétend point être le témoin oculaire qui donnerait une vue d'ensemble du théâtre londonien. Il n'écrit que sur ce qui l'intéresse déjà, et surtout sur ce qu'il est à même de juger par ses compétences, c'est-à-dire sur la tragédie et la comédie. Dans ce domaine non seulement il connaît parfaitement les écrits de ses prédécesseurs, mais il se sent évidemment en rivalité avec eux. Jaloux peut-être de Saint-Évremond, il semble mépriser Muralt. Quant à Prévost, il paraît vouloir nuancer quelque peu son enthousiasme pour les Anglais. Voltaire a certes beaucoup appris au théâtre à Londres, mais ses deux lettres sur le théâtre anglais sont principalement motivées par des sources littéraires et par son désir d'y répondre. Dans cette perspective, son expérience empirique du théâtre londonien a surtout une utilité rhétorique, car elle lui fournit un argument de plus dans ses tentatives pour se poser en autorité sur la question de la culture anglaise.

36 Voir Suzanne Aspden, *The Rival Sirens: Performance and Identity on Handel's Operatic Stage*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, et Thomas McGeary, *The Politics of Opera in Handel's Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

